anxa
87-B
21360

EDMOND JONGLEUX
(Docteur ès Cent de Lettres)

Une visite à l'Hôtel de Cujas

MUSÉE DU BERRY

BOURGES
LIBRAIRIE-IMPRIMERIE AUXENTIAIS

Une visite à l'Hôtel de Cujas

MUSÉE DU BERRY

EDMOND JONGLEUX
(Sociétaire des Gens de Lettres)

Une visite à l'Hôtel de Cujas.

MUSÉE DU BERRY

L'Hôtel Cujas, l'Université et les « Escholiers »
Le Musée du Berry : Ses Collections

« Est-il personne qui en visitant
« Bourges ne se soit arrêté devant
« l'Hôtel de Cujas, qui n'ait été
« charmé par son aspect élégant, par
« son entrée pittoresque et même par
« sa construction en briques de dif-
« férentes couleurs qui forment sur
« les murs un décor réticulé. »

(Guillaume.)

BOURGES
LIBRAIRIE-IMPRIMERIE AUXENFANS

La Maison

L'HOTEL qui abrite les collections du Musée et connu sous le nom de « Hôtel de Cujas » fut édifié en 1515 par un « maître maçon » Guillaume Pellevoysin, l'architecte de la Tour Neuve de la Cathédrale de Bourges et de l'Hôtel-Dieu, pour Durand Salvi, négociant florentin, qui devint receveur des aides et tailles du Berry ; la partie à laquelle il est fait allusion est celle construite en pierre et briques.

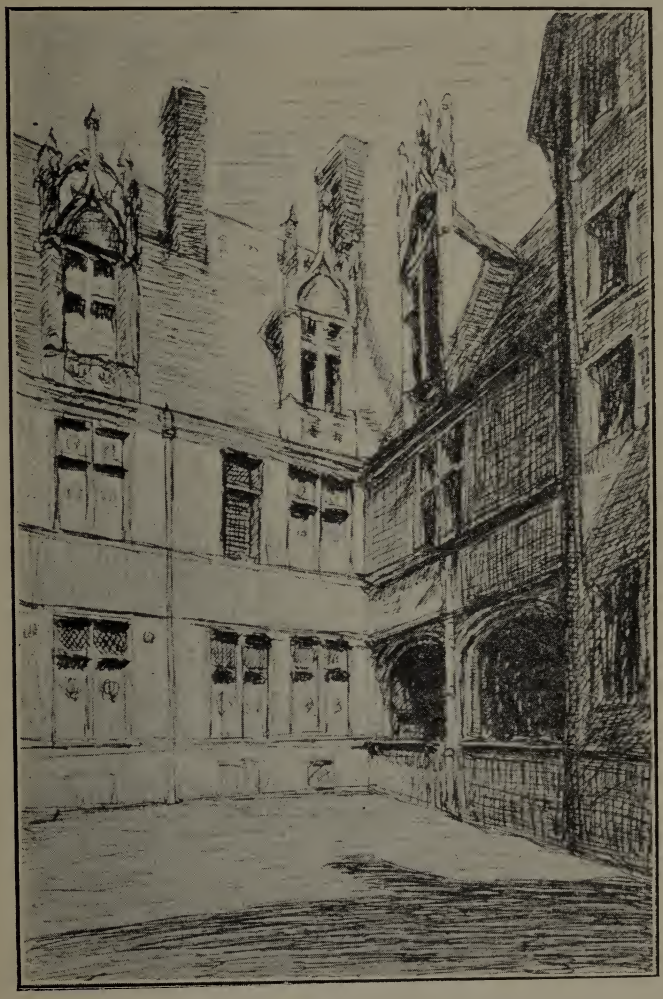
Cédé en 1565 à l'évêque de Rennes, Bernardin Bochetel, cet immeuble fut complété par une partie édifiée en bordure de la rue des Arènes, dont seule une partie subsiste, puis il devint le 30 juillet 1585 la propriété de Cujas ; il l'avait acquis au prix de 1.800 écus d'or au soleil (environ 75.000 fr.) et quelques années plus tard (8 octobre 1588), il reliait à sa demeure les jardins, place et masures contigus, appelés « la maison de St-Antoine » sis au nord de l'hôtel. [Acquis en 1687 par les Ursulines, cet immeuble fut loué en 1735 au seigneur de Marmagne, Louis de Barbançon, et en 1770 à Claude, marquis de Boiré.]

Après des fortunes diverses, la Ville le prit en ferme et, transitoirement, en 1764, y logea le gouverneur militaire de la province. Cet hôtel est adjugé comme domaine national pour 14.000 l. le 19 avril 1791 à Mme de Boiré. Le département du Cher en fit l'acquisition de Me Plassat (1826) ; la Ville de Bourges l'acquiert le 20 juillet 1878 au

prix de 80.000 francs, mais ne devait y installer le Musée qu'en 1891.

MAISON DE CUJAS — FAÇADE RUE DES ARÈNES

« Son architecture appartient aux derniers temps du gothique.... la porte d'entrée donnant sur la rue des Arènes



MAISON DE CUJAS — COUR INTÉRIEURE

est un véritable chef-d'œuvre et, dit Mérimée, à voir la finesse du travail, le charmant caprice de ces arabesques, on croit reconnaître la même main qui sculpta la délicieuse tourelle de la maison Lallemant ».

Un projet de restauration, œuvre de M. Camut fut exposé au Salon de 1881 ; dans un article paru dans la Revue des Deux Mondes, le critique, un artiste éminent, Eugène Guillaume, émet l'opinion que le Musée devrait occuper cet immeuble : « La Ville de Bourges, disait-il, n'a pas encore de Musée digne de ce nom, et on profiterait des dépendances qui sont considérables pour créer des salles destinées à la peinture et à la sculpture, tandis que la maison elle-même recevrait des collections de même nature que celles de l'Hôtel de Cluny ».

Cujas, l'Université de Bourges et la Vie d'un « Escholier »

« Ainsi [Pantagruel] vint à Bourges,
« où il estudia bien longtemps et prou-
« fita beaucoup en la Faculté des loix. »

(Rabelais, *Pantagruel*, livre II, chapitre V.)

Hé Dieu ! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes meurs dedié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy ! je fuyoie l'escolle
Comme fait le mauvais enfant...
En escripvant ceste parolle,
A peu que le cuer ne me fent.

(François Villon, *Grand Testament*, 1461.)

L'Université de Bourges

C'est à Louis XI que Bourges est redevable de son Université, malgré les oppositions que soulevèrent les jalousies de ses rivales, notamment Paris et Orléans. C'est par lettres patentes de décembre 1463 que le roi prononçait la création de cette Université pour l'étude du droit et lui accordait les mêmes privilèges qu'à celles de Paris, Orléans, Toulouse et Poitiers.

Une bulle de Paul II, datée du 12 décembre 1464, ratifiait cette décision et l'installation avait lieu le 9 mars 1467, ainsi qu'il appert du procès-verbal officiel.

Le roi inclinait à cette fondation à raison de l'antiquité de la Ville, de la fidélité constante de ses habitants à la Couronne et aussi parce qu'il était né dans nos murs le 3 juillet 1423.

En date du 14 décembre 1469, l'Université de Paris fit opposition et les raisons invoquées méritent d'être rappelées :

« ... Dire qu'il y a eu et est advenu que aucuns qui sont trop presumptieux ont taché de multiplié Universitez. Et s'il y avait Universitez à Bourges, il y aura clercs qui rien n'en sauront et il en ensuyvra beaucop de inconveniens... Qu'Orléans n'est pas à une journée de Bourges... le lieu de Bourges n'est lieu convenable pour faire Université, car les quatre elemens y defaillent : pour la terre y est bien pouvre joignant de Sologne ; secondement, n'y a qu'une petite rivière pareille à celle de Saint-Marcel, ainsi y default l'eau ; tiercement y a entour Bourges marecaiges qui font l'air mauvais, ainsi y default l'air ; et quartement y default le feu, car n'y a bois que par charroy et le faut aller querir bien loing... »

Les 4 et 8 janvier suivant, avaient lieu des plaidoiries présentées au Parlement au nom « des habitans et borgois de la ville de Bourges demandeurs » et par le défenseur de l'Université de Paris.

Le Parlement de Paris avait refusé d'enregistrer les lettres patentes pendant plus de sept années (de 1463 à 1470) et fit encore la sourde oreille. A la fin, le roi se fâcha et ordonna l'enregistrement : « Sy, dit-il, gardez que en ce n'ait faulte : car tel est notre bon plaisir ».

Le Parlement s'inclina enfin ; la nouvelle causa à Bourges une grande allégresse, les étudiants affluèrent de France et même de l'étranger : pauvres, riches, tous confondus dans le même désir d'apprendre, tous atteints de cette fièvre de « scavoir ».

Bientôt, l'Université héritait de la célébrité de Bologne avec l'arrivée d'Alciat. Nous sommes au mois d'avril 1529, le crieur annonce par les rues que, le dix-neuvième de ce mois, à sept heures du matin, dans le logis des Grandes Ecoles (l'ancienne maison-Dieu, sise à l'ombre et au chevet de la Cathédrale), la séance d'ouverture serait faite par maître Alciat. Il n'en fallait pas plus pour enthousiasmer toute cette jeunesse, tous ces étudiants divisés en quatre nations : France, Berry, Acquitaine et Touraine ; une cinquième nation devait ultérieurement être admise : la nation d'Allemagne, qui comprenait des Allemands, des Anglais et des Suédois.

Nombreuse fut l'assistance pour écouter le maître disputer sur le sujet qu'il avait choisi : *De verborum obligationibus*.

C'est pendant son séjour à Bourges (1529-1531) que François Ier s'arrêta dans notre ville avec le dauphin, pour assister à une leçon.

Ce fut pour Alciat un appui considérable et, dès lors, le nombre de ses contradicteurs diminuait, tandis qu'augmentait, le nombre de ses élèves ; parmi ces derniers, citons Conrad Gesner, Melchior Wolmar, Théodore de Bèze, Amyot et Calvin, ce Calvin que l'on écoutait si volontiers, quand il se faisait entendre dans la grande salle du couvent des Augustins, proche la rue Mirebeau (l'ancienne rue d'Enfer), où il avait son logis.

Rappelé par le duc de Milan François Sforza, Alciat quittait Bourges : « Adieu, Bourges, ville hospitalière et bien aimée », disait il pour exprimer ses regrets ; au nombre de ses successeurs, nous trouvons Duaren, un Breton (1538), et Baron ; ce dernier venait d'Angers et commença ses cours vers 1542 ; il décédait dans notre ville en 1550.

C'est l'époque où l'Université de Bourges brille de son

éclat le plus vif ; vraisemblablement Rabelais y fait allusion dans son *Pantagruel* quand il dit que son héros « visita Bourges où estudia bien longtemps et proufita beaucoup en la Faculté des loix ».

Déjà, ce n'était plus, comme au début, une population « d'escholiers » ferrailleurs, ivrognes, turbulents, passant leur vie à fréquenter les tripots et à courir les « boutiques à péché » ; les étudiants travaillent, si l'on en croit un poème en vers latins imprimé à Lyon en 1554 et attribué à Barthélemy Aneau.

Il y a bien encore des rivalités, les épées sortent trop fréquemment du fourreau, mais ce ne sont que les suites de disputes entre nations diverses, issues du choc des opinions. Il ne faut pas oublier que nous touchons à la Réforme et que les passions sont fortement aiguisées par la rivalité entre les deux professeurs à la mode : Duaren et Baudoin.

Chacun de ces maîtres a derrière soi un cortège d'admirateurs, une véritable cour de fanatiques ; les discussions s'engagent et ne sont pas toujours aussi pacifiquement résolues qu'elles le devraient être ; les « escholiers » veulent savoir ; ils ne veulent plus accepter sans discussion les idées émises par le professeur ; Rabelais ne dit-il pas : « Science sans conscience est ruine de l'âme », et Montaigne devait compléter cette opinion par cette maxime : « Science sans conscience est ruine de l'esprit ».

Baudoin quittait Bourges, et Marguerite de Valois, Duchesse de Berry, laquelle veillait aux destinées de notre Université, lui donna comme successeur Cujas. Le maître arrivait à Bourges le 30 septembre 1555 ; des troubles eurent lieu dans le quartier de Bourbonnoux, le quartier des Ecoles, et MM. les Maire et Echevins durent rétablir l'ordre d'une façon assez sévère.

« Ce personnage de grande et singulière doctrine et

érudition », ce maître qui ne fut pas « seulement le représentant le plus brillant de la grande école historique fondée par Alciat, mais encore le premier des anciens romanistes », était le fils d'un tondeur de draps. Il naquit à Toulouse en 1522 et mourait à Bourges en 1590 ; il était inhumé dans une des chapelles de l'église de St-Pierre-le-Guillard, sa paroisse (dans la chapelle de Saint-Denis).

« Disciple de Férrier, dit Bérriat St-Prix, il travaillait opiniâtrement ; on dit qu'il apprit sans maître les langues anciennes et le grec qui lui fut d'un grand secours pour l'interprétation des lois romaines. »

En 1547, il ouvre à Toulouse un cours particulier sur les Institutes de Justinien ; il le continue pendant sept années avec un éclat « qui fit pâlir l'enseignement contemporain ».

Il professa successivement à Cahors (1554-1555), Bourges (1555-1557), Valence (1557-1559). Une deuxième fois à Bourges (1559-1566), Turin (1566-1567), Valence (1567-1574), Bourges (1574-1575) (1). Puis après quelque temps où il enseigna à Paris, il revenait à Bourges pour y demeurer jusqu'à sa mort (4 octobre 1590).

---

(1) Aujourd'hui, 14e may 1575, nous, etc...

« Commettons et députtons, suivant les conclusions faictes en assemblée de « ceste Ville mercredy dernier, honorable homme Jaupitre, enquesteur et scribe « de l'Université de Bourges, pour aller trouver M. le Dr. Cujas estant à Vallence « et luy porter lettres du Roy adressées à M. des Gordes, goubverneur du Dau- « phiné, et à MM. de Vallence, pour le laisser sortir avec ses biens, meubles, et « tout ce qui lui appartient pour l'emporter.

« Et audict Sr Jaupitre avons donné plein pouvoir, puissance, et mandat de « contracter avec le Sr Cujas et lui promettre au nom de la Ville, manans et « habitans, que, moyennant qu'il viendra demourer à Bourges et y exercer l'estat « de Dr Régent en droict, et ainsi qu'il a faict cy-devant, pour la somme de 1.200 « livres de gaiges par chacun an, à commencer du jour qu'il quittera Vallence, « lui promettre par la suite la place de Doyen d'icelle Université, devant estre tenu « quitte de toutes charges et impositions tant ordinaires qu'extraordinaires, tant « que sera résidant et demourant en la Ville de Bourges ».

(Archives municipales — BB. 8)

Une décision du 27 juillet 1575 fixait ses « gaiges » à 1.600 livres tournois.

Il faut noter qu'au moment où Cujas professa à Paris, cette Université ne comptait pas encore de chaire de Droit civil, aussi c'est par arrêt que Cujas est autorisé à faire « la lecture et profession en droit civil à l'Université de Paris »... permettant audit Cujas de donner les degrés à ceux qu'il trouverait avoir fait constamment le temps requis selon que par l'examen, ils (Cujas et les docteurs) les auront trouvés capables, validant ce qui aura été fait en cette part, comme avoir été fait en l'une des Universités fameuses de ce royaume. »

Durant ses trois séjours à Bourges, il compta au nombre de ses élèves :

1555, François Ragueau, professeur à Bourges et Nicolas Cisner, recteur de Heidelberg ; 1559, le président Jeannin, avocat, ministre d'Etat sous Henri IV et Louis XIII ; 1562-1566, le Cardinal D'Ossat, homme d'Etat et Hubert Gysen, professeur à Strasbourg, conseiller d'empire ; 1563-1566, François Pithou, procureur général de la chambre de justice sous Henri IV ; 1564-1565, Jacques Mangot, avocat général au Parlement de Paris ; 1566, Théodore Straitemann, jurisconsulte hollandais et le poète Jean Passerat ; 1575, Jacques Lect, syndic de la République de Genève, Ambassadeur auprès d'Elisabeth d'Angleterre ; 1576, Jacques Bongars, ambassadeur de Henri IV, Jacques de la Gueste, Procureur Général au Parlement de Paris et Frédéric Morel, helleniste, interprète et imprimeur du roi ; 1579, Nicolas Cragius, Danois, recteur de l'académie de Copenhague ; 1581, Louis Carion de Bruges, professeur de Droit à Louvain ; 1581-1590, Paul Mérula, de Dortrecht, professeur d'histoire à Leyde ; 1582-1590, Chrétien de Lamoignon, Président du Parlement de Paris ; 1575-1590, Antoine et Guy Loisel, conseillers au Parlement de Paris ; 1586, Guillaume Marescot, avocat général de Marie de Médicis ; enfin, de 1575 à 1590, l'un des

plus célèbres avocats du Parlement de Paris, Pierre de la Martillière.

Son enseignement était particulièrement réputé en Allemagne et le jurisconsulte Etienne Pasquier, son élève à Toulouse, lequel « correspondait avec tout ce que l'Europe savante comptait d'illustre » disait : « J'ai autrefois appris qu'en plusieurs Universités d'Allemagne, lorsque ceux qui sont en chaire allèguent Turnebus ou Cujas, aussitôt mettent-ils la main au bonnet, pour le respect et honneur qu'ils portent à leur mémoire ». (1)

La mort de Cujas marque le déclin de notre Université, et pourtant la valeur de ses successeurs (Mercier et Ragueau) est reconnue ; les étudiants étrangers diminuent, sauf pendant le temps où Mérille professe ; les cours sont de moins en moins fréquentés et, cependant, en 1679, une chaire de droit français est établie et confiée à Pierre de La Chapelle ; c'est l'époque où La Thaumassière, l'auteur de l'*Histoire de Berry*, enseigne comme docteur agrégé.

Malgré tout ce que put faire la ville de Bourges, son Université disparut à l'aube de la Révolution et toutes les tentatives faites depuis le commencement du XIXe siècle sont demeurées infructueuses.

De 1808 à 1814, Bourges abrita une Faculté de lettres, mais, malgré de nombreuses réclamations présentées à Napoléon Ier, il ne fut pas possible d'obtenir, dans la réorganisation des Facultés, le maintien de l'Ecole de droit de Bourges, transférée à Poitiers. sur un avis du Conseil d'Etat à la majorité de une voix seulement.

La chute du régime impérial portait un coup fatal à l'Université de Bourges ; des démarches nombreuses sont tentées par l'administration municipale, appuyées par le

(1) Une commission présidée par M. Mayet-Genetry, maire de Bourges, se constitua le 18 mars 1844 en vue d'élever un monument à Cujas. La souscription n'obtint pas les résultats escomptés.

Département et par des notabilités politiques, mais aucune modification ne put être apportée à l'état de choses existant.

« Bourges, par sa position centrale, éloigné de tous les grands mouvements de commerce et sans manufactures, ne peut être vivifié (disait la délibération du 11 février 1822) que par des établissements publics. Le caractère doux et paisible de la population offrirait naturellement aux parents des jeunes élèves qu'y appellerait cette école une garantie par l'exemple des bonnes mœurs à inspirer à leurs enfants, et le Gouvernement y trouverait le gage assuré d'une jeunesse studieuse et tranquille, par leur éloignement du théâtre des grandes villes, où les passions ont tant d'occasions d'être mises en jeu.

« En formant cet établissement dans un département aussi central, le Gouvernement, dont l'intention est de faciliter, par tous les moyens possibles, l'instruction, trouverait son but rempli. Beaucoup de familles, effrayées de l'éloignement et de la dépense qu'entraîne le séjour de leurs enfants dans les grandes villes à raison de leur modique fortune, se voient souvent forcées de priver la jeunesse de suivre les écoles de droit, et les cours de justice perdent des sujets capables pour le barreau ».

Vers 1829, le préfet du Cher, le baron Finot, fit parvenir au Roi un exposé des motifs qui réclamaient une école de droit à Bourges. Le Ministère reconnut la légitimité de la demande, mais les négociations entamées furent interrompues par les évènements de juillet 1830.

Reprise l'année suivante, la question fit un pas ; par une délibération du 19 janvier, le maire était chargé de demander au Gouvernement le rétablissement de l'ancienne Ecole de droit et l'assemblée communale délibérait encore sur ce sujet les 18 mars et 18 juillet suivants. Il fut décidé que les bâtiments de l'ancien monastère de la

Nunciade (avenue Séraucourt : avenue Henri-Ducrot) seraient affectés à la Faculté et la ville acquit l'immeuble ; cependant, les embarras d'un Gouvernement naissant « et les préoccupations de la politique ont empêché, dit Frémont, qu'il fût donné suite au projet ». Actuellement, cet immeuble abrite des services de la Guerre.

On tenta de nouvelles démarches en 1846 ; le ministre de l'Instruction publique inscrit au budget de 1847 les crédits nécessaires pour rétablir à Bourges une Faculté de lettres. « Quand à la Faculté de droit, écrivait-il, il est impossible d'en réaliser la création, mais la question que soulève cette demande sera, en temps utile, l'objet d'un particulier examen ».

Les espérances caressées par l'administration municipale s'évanouissent en présence des préoccupations politiques et des embarras financiers qui surviennent lors de la Révolution de 1848.

Enfin, lorsqu'il fut question, en 1852, de la réorganisation de l'Instruction publique, de la suppression des académies départementales et la création de deux Facultés nouvelles à Lille et à Clermont, le conseil municipal de Bourges pensa que le moment était venu de reprendre l'affaire et, dans sa séance du 11 mai 1852, l'assemblée chargeait le maire de toutes les démarches utiles auprès du Président de la République pour faire aboutir enfin le projet.

« Il y a lieu d'espérer, disait la délibération, que, dans le classement des grands établissements d'instruction publique, le Gouvernement n'oubliera pas de comprendre l'antique capitale des Gaules, seconde patrie de Cujas et berceau de l'immortel Bourdaloue, cette cité si riche par ses monuments, quartier général d'une grande division militaire, dotée d'un vaste et riche collège, siège d'une cour de justice et l'une des plus belles et des plus illustres résidences de l'épiscopat français.

« A tous ces titres, le conseil municipal ne peut manquer d'exprimer un vœu pour que, dans la nouvelle loi qui s'élabore dans le but de fonder le haut enseignement, la ville de Bourges soit traitée à l'instar des villes de Lille et de Clermont, qui aspirent à devenir universitaires, et de toutes les autres qui jouissent de cet avantage ».

Le conseil général appuya le vœu de la ville, mais, par la loi du 24 juin 1854, la France était partagée en seize académies, et celle de Bourges, qui comprenait dans son ressort le Cher, l'Indre, la Nièvre, le Loiret et la Creuse, fut supprimée. Le département du Cher était rattaché à l'Académie de Paris, et la question de création d'une Faculté de droit était ainsi définitivement classée : « TOUT SE PASSE ET RIAN NE DURE NE FERME CHOZE TANT SOIT DURE — 1507 (1) ».

(1) Inscription gravée sur un bénitier de marbre blanc de l'église Notre-Dame de Bourges (ancienne paroisse de Saint-Pierre-le-Marché).

La Vie d'un « Escholier » au XVIe siècle

« Mille livres de soucy ne
« payeront pas une once de
« dettes. »

(Les Escholiers, comédie
de Pierre de Larivey, 1579.)

Attachons-nous à la fortune d'un étudiant ; le voilà parti, le malheureux écolier, il vient de loin ; il est à pied, crotté jusqu'à l'échine, marchant par les chemins défoncés, culbutant dans les ornières, se défendant contre les tire-laine et les mauvais garçons « pilleurs et dérobeurs » ; il va de bourgade en bourgade, il chemine de ville en ville, à petites journées ; il mange chichement, s'abrite où il peut : c'est un pauvre diable.

Il en est d'autres plus riches ; ils voyagent à cheval, suivis de leurs valets, chevauchant de solides roussins, traînant par la bride des mules chargées de bagages ; l'hôtellerie les attend et la chère y est fine et abondante : ce sont les heureux de ce monde. Mais l'un et l'autre ont quitté leur famille pour s'instruire, pour venir dans ce Bourges dont la renommée grandit chaque jour et s'étend par l'Europe.

Après de longs jours de marche, ils arrivent en vue de la Cité et ce premier contact impose à leur esprit l'étonnement, puis l'admiration par la magie d'une inoubliable vision : sur l'horizon se découpent les profils harmonieux des tours, des châteaux, ceinturés d'un moutonnement de maisons qu'enserre la muraille, au bas de laquelle glissent à travers les prés, comme un ruban d'argent, les rivières d'Yèvre ou d'Auron.

Tout cet ensemble se détache avec netteté sur un fond d'azur ; toutefois, quelques touches plus vigoureuses

surgissent du tableau ; l'œil fixe avec complaisance les plans successifs de ce pittoresque panorama. Par-dessus tout, ce qui frappe l'étranger et s'impose à lui sans qu'il puisse échapper au charme qui s'en dégage, c'est la robustesse de la Grosse Tour, la masse élégamment trapue de Saint-Etienne, la basilique des clartés ; la fine aiguille de la Sainte-Chapelle ; c'est aussi le Louvre de Jacques Cœur, où le maître de l'œuvre a marié sans heurts deux types dissemblables d'architecture dont la grâce et la majesté s'allient avec bonheur ; là-bas, c'est la tour carrée de Saint-Pierre-le-Marché, aux arêtes vives ; plus loin encore, vers le couchant, c'est le pignon hardi de la Maison-Dieu, c'est l'abbaye de Saint-Sulpice émergeant d'un océan de verdure que l'émeraude anime de la gaieté chatoyante d'une gamme riche de tons et que la brise curieuse caresse de ses baisers légers.

Pénétrant en ville, après avoir subi la visite de la milice communale placée aux portes, notre étudiant se dirige vers la place Gordaine, vers cet îlot de Bourbonnoux où demeure toute la jeunesse des Grandes Écoles, car c'est là le « Quartier Latin berruyer ».

Les fils de famille descendent à l'auberge ; ils se logent au Heaulme d'Or dans la rue du Sauvage, ou aux Trois-Maillets, hôtelleries à la mode ; les moins fortunés, disons les gueux, ceux que l'on dénomme les « martinets » et les « galoches », tâchent de trouver sous les toits, dans un réduit que les saisons rendent glacial ou brûlant, un coin pour reposer leur tête, un siège et une table pour travailler et écrire ; d'ailleurs, qu'ont-ils besoin d'autre chose (1) ?

---

(1) En 1559, le mobilier d'un étudiant se compose de : un lit garni, cinq draps, cinq serviettes, un coffre, une table avec des bans, deux armoires, quatre écuelles, deux assiettes, une salière, une assiette à oreilles, un pot d'étain, une poêle, un chaudron, deux landiers, une broche et deux cuillers de fer.

(Archives du Cher, E 1131.)

Ont-ils faim ? ils se placeront à la porte des Grandes Écoles, n'hésiteront pas à tendre la main, à demander l'aumône : « La charité, mes bons seigneurs ! » disent-ils, et, toujours, ils trouveront des gens compatissant à leur malheur. Ce qu'ils cherchent, d'ailleurs, ce n'est pas le pain du corps, c'est la nourriture de l'âme.

Dès son arrivée dans notre ville, le jeune « escholier » est tout désorienté ; le bourdonnement des cloches des églises, les appels des crieurs et des vendeurs qui débordent des maisons de la rue Bourbonnoux depuis les changes de boucherie de la porte Gordaine et s'adressent à la clientèle, les gens qui s'interpellent, les avis de la municipalité que crie le trompette de ville, le passage de la milice ou des charrois d'artillerie de la ville, les cortèges d'étudiants où se mêlent toutes les langues, les disputes où le guet intervient sans ménagement, les bateleurs et les « joueurs de souplesse » qui exploitent la badauderie des passants et facilitent aux tireurs de laine la « vendange » des escarcelles, tout cela le jette dans un profond étonnement, lui dévoilant une intensité de vie qu'il ignore.

Le milieu lui paraît encore plus extraordinaire qu'il ne se le figurait ; il se pliera facilement à ce nouveau genre d'existence et, malgré son amour du travail, il lui semblerait manquer à la tradition s'il négligeait de tenter quelque entreprise amoureuse, d'ébaucher des liaisons avec des filles de bourgeois, presque claustrées cependant, mais qu'il peut apercevoir le dimanche aux offices de Saint-Ursin, l'église sise proche les Grandes Ecoles ; quelquefois même, il fait appel aux bons offices de ces hommes de Dieu qui ne regardent leur prochain « que par une fenêtre de drap », mais ne rechignent pas au procédé si la récompense est honnête.

Entre temps, il fréquente les tripots et les tavernes lorsque son gousset est bien garni, si ses parents ont

répondu sans trop de difficultés aux demandes de subsides qu'il leur adresse par le messager de l'Université.

De cinq heures du matin à six heures après midi, il lui faut travailler ; les cours sont heureusement coupés par les cérémonies de l'Université, par la fête des Fous, par les Lendits, par les messes solennelles, par ces processions magnifiques que rehausse la présence de tout le personnel de l'Université : recteur, docteurs, régents, scribes, bedeaux, et jusqu'au sonneur de cloches ; — on y voit aussi les libraires, les copistes, les imprimeurs, les parcheminiers, les messagers de l'Université, et ce cortège imposant se déroule lentement par les rues tortueuses et étroites, accompagné par les clercs de la Basoche, dont le quartier général est à l'hôtellerie du Tambourin d'Argent, où trône Jehanne la Plantureuse, non loin de Saint-Aoustrillet.

L'Université est presque un Etat dans l'Etat ; l'étudiant est le maître chez lui, personne ne l'y peut arrêter (1) et ses livres sont insaisissables, car ce sont ses armes de travail ; il peut même exiger que son logeur donne congé à ses colocataires, si les professions qu'ils exercent sont bruyantes et de nature à le troubler dans son recueillement et ses études.

En somme, l'écolier est un privilégié ; il ne fait pas le service de garde imposé aux bourgeois, il plaide gratis contre le roi, il se distingue même jusque dans la mort, car il y a « l'ensevelisseur de l'Université ». Mais ce jeune homme, plein de vigueur, de santé et d'énergie, vit pour le temps présent ; il chante, se bat avec les vide-goussets, rosse les gens du guet, met trop facilement l'épée à la

(1) Plainte de l'Université contre un abus de pouvoir du prévôt de Bourges, coupable d'avoir fait arrêter et mettre à la question un écolier, au mépris des privilèges de l'Ecole (1551). (*Arch. dép. E 1123.*)

main, défend ses droits avec ses armes et les outrepasse quelquefois. Aussi, malgré lui, il se voit obligé de rendre compte au roi, dans les cachots de la Grosse Tour, des libertés qu'il a prises indûment.

Il en est même qui, « chatouilleux de la gorge », finissent par sentir la hart au col et dont les corps se brandillent au gré des vents à la potence de la porte Gordaine, non loin de l'hôtellerie de « la Truye qui file » (1) et de la maison à l'enseigne des « Troys Fleuttes ».

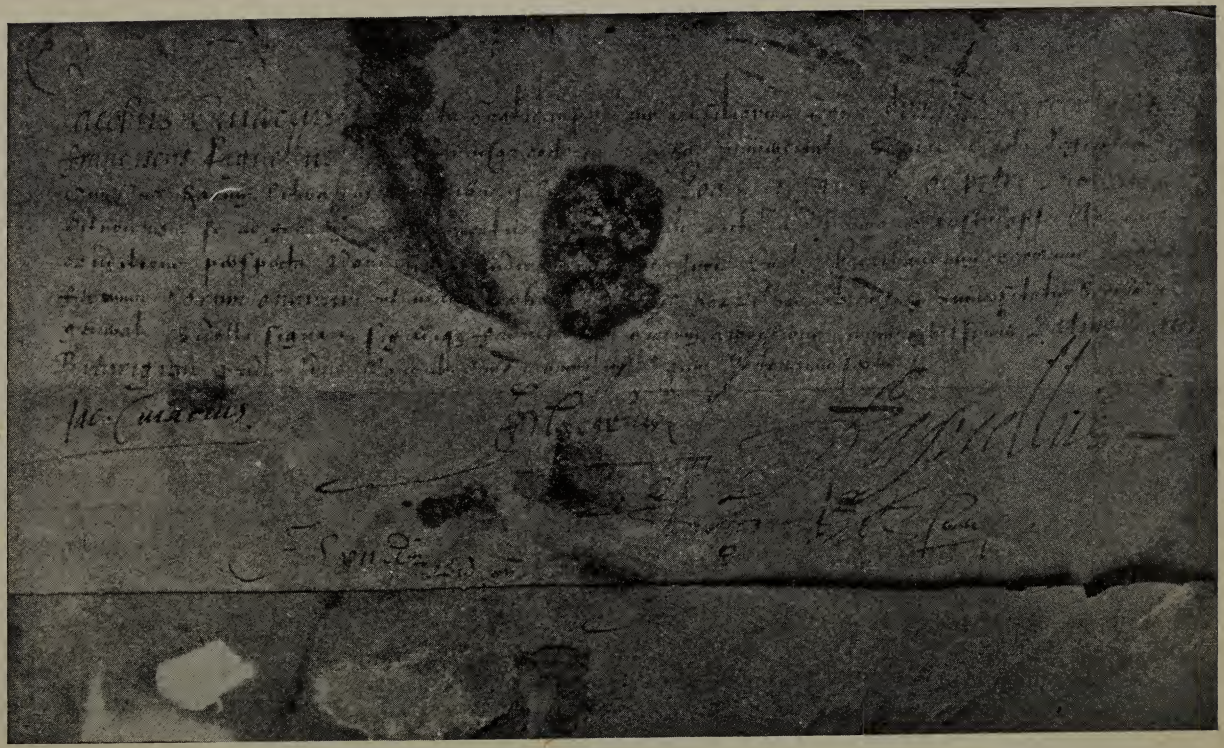
Cependant, ce n'est que l'exception ; pour le plus grand nombre, la fin des études assure le bonnet carré et le titre de docteur.

C'est alors qu'ils quittent à regret cette Université où ils ont acquis, au contact de maîtres célèbres, la science du droit et tout ce que l'esprit humain connaissait à cette époque. De retour dans leurs provinces ou dans les pays étrangers d'où ils proviennent, ils se feront un titre de gloire d'avoir subi leurs grades devant Duaren, Alciat ou Cujas.

L'Université a disparu ; seule, aujourd'hui, l'élégante demeure de Cujas (Musée du Berry) rappelle aux voyageurs que, pendant plus de deux siècles, Bourges essaima chaque année une foule de jeunes gens allant témoigner par toute l'Europe qu'au cœur de France, dans l'antique cité des Bituriges, dans la ville du grand Argentier, ils avaient appris à parler, à discuter et à juger des moindres choses. Ils étaient « avantageux » en pensant que peut-être ils avaient contribué, par les disputes qu'ils avaient soutenues, à permettre à la pensée humaine de faire un pas en avant, la dégageant des entraves des vieux préjugés, élargissant les vues étroites de l'ancien enseignement.

---

(1) A la suite de meurtres d'étudiants allemands dans une rixe, en 1554, quelques écoliers furent pendus.



FAC-SIMILÉ DE DIPLOME DÉLIVRÉ A L'UNIVERSITÉ DE BOURGES

COPIE DU DOCUMENT

Jacobus Cujacius in senatu gratianopolitano consiliarius regius Joannes Mercerius et Franciscus Raguellus juris utriusque doctores et in hac universitate Bituricensi actu regentes omnibus harum literarum lectoribus salutem. Cum Joannes Jacobus Jaupitre Diocos seos Bituricencis se ad gradum baccalaureatus in jure civili auctoritate nostra promoveri postulasset Nos ejus eruditione perspeca idoneum eum judicavimus quem juris civilis baccalaureum crearemus. Quod et fecimus. Horum omnium ut major certior que sit fides has litèras ab ejusdem universitatis scriba et generalli bidollo signari sigillique facultatum nostrarum appensione muniri jussîmus.

Datum Avarici Biturigum prîdie idus novembris anno Domini millesimo quingentessimo octogesimo sexto.

Jac. Cujacius. *J. Mercerius.* *Raquellus*

N..., Bid. generalis. *Hennetout, Scriba.*

TRADUCTION

Jacques Cujas, conseiller du roi au Parlement de Grenoble, Jean Mercier et François Ragueau, Docteurs en droits et régents en cette université de Bourges, à tous ceux qui liront les présentes, salut. Jean-Jacques Jaupitre, du Diocèse de Bourges, ayant demandé à être nommé au grade de bachelier en droit civil par notre autorité, nous avons examiné son érudition, et l'avons jugé apte à être promu bachelier en droit civil, ce que nous avons fait. Pour que foi plus grande et plus éclairée soit attribuée à ces lettres nous les avons fait signer par le scribe de la même université et par le bedeau général, et nous y avons fait appendre le sceau de nos facultés.

Donné à Bourges la veille des ides le douze novembre mil cinq cent quatre-vingt six.

Jac. Cujas. J. Mercier. Ragueau.

N..., bedeau général. Hennetout, scribe.

Il nous a plu d'évoquer ces souvenirs pour témoigner de la place importante que tenait au XVIe siècle, dans la vie intellectuelle, cette ville de Bourges qu'un étranger, Abraham Golnitz, dénommait dans ses mémoires la « Ville des Lettrés ».

L'œuvre de l'Université de Bourges fut magnifique et son rayonnement considérable ; un dicton populaire du XVIIe siècle l'affirme ; il est ainsi conçu :

Papes du Limousin,
Chanceliers d'Auvergne,
Maréchaux de Gascogne,
Légistes de Bourges.

Ce tableau d'un lointain passé trop brièvement esquissé fixera, nous l'espérons, l'influence animatrice de Bourges à cette époque si troublée mais si passionnante de notre histoire nationale et nous ne saurions mieux faire, en terminant, pour expliquer notre dessein, que de rappeler cette pensée qu'Anatole France émet dans le *Le Livre de mon Ami :* « Ne perdons rien du passé, ce n'est qu'avec le passé qu'on fait l'avenir. »

LE MUSÉE DU BERRY

APRÈS un siècle de tâtonnements et de tentatives infructueuses (1791-1891), la Ville de Bourges put enfin réaliser un projet qui lui tenait tant à cœur, et, c'est dans la demeure de Cujas que furent installées les collections du Musée, dénommé *Musée du Berry*, par arrêté municipal du 12 février 1912.

« Les Musées, a dit Abel Bonnard, sont des morgues très nécessaires, mais où les œuvres d'Art perdent la moitié de leur charme. »

A Bourges, cette opinion ne saurait prévaloir, car le cadre les fait ressortir, ajoutant encore au plaisir et à l'intérêt de la visite.

Le Musée fut fondé en 1834 par « la volonté, les efforts et l'âme d'un seul homme, M. Claude Mater ».

Déjà des tentatives infructueuses avaient été faites ; ainsi, lorsqu'en 1791, on ferma les églises et les couvents et que, plus tard, on confisqua les biens des émigrés, on constitua le « Muséum de Bourges (1791-1802) ». En 1795, on comptait 100 objets placés sous la surveillance du citoyen Champion et abrités dans les locaux et les jardins de la ci-devant Intendance (Préfecture actuelle) ; mais les collections diminuèrent bientôt et le 23 floréal an X, le catalogue du Muséum ne comprenait plus que 17 numéros. Il faut dire qu'une quantité de restitutions avaient été faites aux églises, aux préfectures, aux mairies et aux émigrés.

De 1802 à 1830, malgré tous les efforts tentés, le Musée végéta ; il faut arriver en 1834 pour constater qu'une

véritable impulsion lui est donnée par la Commission dite « Société d'Antiquités ».

Jusqu'en 1862, le Conservateur en est M. Mater et les collections prennent une très grande importance, car on avait trouvé de généreux donateurs, tant dans le département du Cher que dans les départements voisins ; il suffira de dire que le catalogue comprenait bientôt 1590 numéros, et sur ce nombre, il y avait 1067 dons.

Ces collections furent placées partie dans une salle de Jacques Cœur et dans les combles, partie dans le premier étage d'un ancien Jeu de Paume (Central Hôtel). Lorsque la ville vendit, en 1856, Jacques Cœur à l'Etat, les collections abritées dans ce palais furent transportées dans le dernier immeuble auquel il est fait allusion ci-dessus, lequel fut entièrement occupé jusqu'en 1891.

Entre temps, on avait parlé d'installer le Musée soit à l'Eglise des Carmes (1), soit à l'Hôtel Lallemant ou bien dans l'ancienne église de Notre-Dame de Salles (2) ; l'acquisition de Cujas permit de réaliser un vœu depuis longtemps souhaité.

---

(1) Sur l'emplacement de laquelle a été édifiée l'Ecole des Arts appliqués à l'Industrie.

(2) Rue Moyenne près l'Hôtel de Ville.

Visite des Collections

En pénétrant dans la cour d'entrée sur trois côtés de laquelle règnent des bâtiments, une très belle collection de plaques de cheminée fondues en Berry se présente à l'œil du visiteur ; toutes ou presque toutes sont timbrées aux armes de France ou à celles de villes ou de particuliers.

Nous trouvons notamment les villes d'Issoudun et de Saint-Florent, l'Abbaye de Saint-Sulpice, puis viennent après les armes de Louis XIV, Colbert, les Fradet, Marquis de Tracy, Berthier de Bissy, Mansard, comte de Sagonne, Rochefort, le Cardinal de La Rochefoucault, Béthune Charost, etc...

Sur un socle repose le buste d'un musicien berruyer, Louis Lacombe, l'apôtre du chant choral, l'auteur de Winkelried, du Tonnelier de Nuremberg, dont la musique, fort goûtée outre-Rhin, se retrouve dans certaines œuvres de Wagner.

I. — Pour poursuivre la visite du rez-de-chaussée, on doit d'abord parcourir à droite la SALLE JEHAN DE BERRY, ancienne salle à manger de Cujas, ornée d'un très beau plafond de bois restauré, où les solives apparentes font le plus bel effet. A l'entrée, dans le vestibule, le buste du fondateur du Musée, M. Denis Mater, Président à la cour de Bourges (1780-1862).

On peut d'abord admirer contre le mur de gauche, cinq pièces provenant de la démolition du Jubé de la Cathédrale de Bourges, œuvre des XIIIe et XIVe siècles ; la femme de Pilate (moulage). — Le baiser de Judas (moulage). — Le motif central, « le Christ en croix » est rehaussé

de verroteries églomisées (pièce originale en pierre). — puis Judas recevant le prix de sa trahison (moulage), enfin, Adam et Eve (moulage). Ce jubé fut démoli par ordre du Chapitre, en 1757, car il cachait aux fidèles le maître-autel et les officiants. (Les originaux des moulages existent au Musée du Louvre).

En poursuivant, on remarque un groupe d'anges en marbre, de Jean de Cambray ; leurs ailes portent encore quelques traces d'or ; ces œuvres d'art proviennent de la Sainte-Chapelle de Bourges, dont une reproduction figure sous une vitrine (n° 1), encadrée de deux lutrins : l'un en fer, provient d'Henrichemont (Cher) (sa facture est du XVIIIe siècle) ; le second, en bois, a toutes les caractéristiques du XVe siècle, et a été découvert à Civray (Cher).

Encadrant le groupe de marbre, ci-dessus visé, on admire deux reproductions de dessins au pastel des statues de Jean, duc de Berry et de Anne de Boulogne, sa seconde femme, d'après Holbein (Hans) le Jeune (Musée de Bâle).

A leurs pieds, deux coffres de fer aux serrures compliquées servant, paraît-il, à transporter, au XVe siècle, la paie des armées.

En poursuivant la visite, on trouve une grande vitrine (n° 6) abritant une collection de coffrets, d'objets religieux divers et de poteries du Moyen Age, puis, sur un coffre du XVe siècle, une Vierge en bois de la même époque, accompagnée de deux statues représentant des Apôtres ou des Prophètes, attribués à André Beauneveu, et provenant, ainsi que certains fragments de sculptures placés en arrière, de la Sainte Chapelle de Bourges.

A l'angle, sur un socle, se dresse une Vierge en bois du XIVe siècle ; puis, la porte donnant accès dans la « salle Jacques Cœur » est gardée par deux statues de pierre du XIIe siècle (Saint Benoit du Sault (Indre).

Il faut ensuite jeter un coup d'œil sur la cheminée au

manteau timbré de l'écu de France, soutenu par deux personnages ; dans l'âtre, sont déposés des landiers en fer du XVIIe siècle.

Contre le jambage gauche de cette cheminée est appuyée une statue en pierre (XVe siècle) : St Roch, provenant de St Loup et de l'autre côté, une « martyre » en pierre (XVe ou XVIe siècle).

En continuant, on rencontre un prophète (Ste Chapelle), puis une Pieta du XVIe siècle (?)

Dans des vitrines, n°s 3 et 4, appuyées contre les fenêtres donnant sur la cour, sont déposés des fers d'armes, des épées, des poignards, des lances et divers ornements de l'époque mérovingienne.

Une vitrine (n° 5), placée au-dessous des fragments du jubé de la Cathédrale et voisinant avec un « Saint-Jean » en bois (XVIIe siècle), abrite une curieuse collection de clefs.

Dans la vitrine centrale (n° 2) ont été réunis un certain nombre de « pleurants » en albâtre et en moulage (soubassements du tombeau du Duc Jehan de Berry) ; (une reconstitution de ce tombeau, due aux patientes recherches de M. Gauchery, est visible dans une des salles du Palais de Jacques Cœur). Ces pleurants sont l'œuvre de Bobillet et Mosselmann.

On y voit également le masque funèbre d'Agnès Sorel, favorite de Charles VII (1409-1450), dont la mort servit de prétexte à l'arrestation et à la mise en jugement de Jacques Cœur ; puis se présentent alors de très jolis groupes : l'un du XVe siècle « le Sommeil des Apôtres au jardin des Oliviers », provenant de la Sainte Chapelle, et deux autres statues « une Vierge et l'enfant Jésus », XIIe siècle (Saint-Bonnet), et le même sujet provenant de Maisonneuve (Creuse) ; on y trouve aussi deux tableaux : les portraits de Cujas [par le peintre flamand Hans Bol (1587)] et de Macée de Léodepart, femme de Jacques Cœur (XVe).

Successivement se présentent à l'œil du visiteur : le soulier de la fondatrice du couvent des Annonciades, Sainte Jeanne de Valois, fille de Louis XI, femme de Louis XII et sœur de Charles VIII. Cette chaussure, qui dénonce l'infirmité de la princesse (pied bot), fut acquise, à vil prix, à Bourges par M. de Sauzay, lors du pillage et du sac du couvent par les argoulets du Duc de Lorges (Montgomery), au moment de l'occupation de Bourges par les troupes calvinistes.

Vient ensuite un très intéressant livre d'heures (don de Mme Bonnelat) ; il appartenait à Anne de Matteflon. Au centre de la vitrine une coupe de porphyre, du trésor de la Sainte Chapelle, encadrée d'une croix du XIIe avec cabochons et d'un reliquaire du XVe siècle.

A droite et à gauche de la vitrine centrale, deux pierres tombales représentent un archevêque de Bourges, Richard II (1071-1092) [abbaye de Plaimpied (Cher)] et un religieux de l'abbaye de St Ambroix (XIIIe) [Bourges, Avenue Jean Jaurès].

Aux murs, sont appendues un certain nombre de toiles intéressantes et des portraits : trois œuvres de Jean Boucher, peintre berruyer du XVIe, le maître de Mignard : St Sébastien (peinture sur bois), Ste Madeleine et Ste Jeanne de Valois en extase, en habits de religieuse de l'Annonciade dont elle était la fondatrice ; à ses pieds une couronne et un manteau royal ; puis un groupe : Pérelle, bourgeois de Bourges et sa femme entourés de leur douze enfants, trois garçons et neuf filles. Plus loin, deux vues de la Ste Chapelle, construite au XVIe siècle par Jean de France, duc de Berry, le Palais de Jacques Cœur, vu de la place Berry lors du procès de Barbès (1849). Une vue de Bourges et de la Grosse Tour au XVIIe siècle. Cette dernière toile est divisée en trois parties : à gauche, la tour en son entier, avec l'inscription « Dans sa Beauté » ; au centre,

un embrasement dévore la tour : « Dans le feu » ; à droite, des ruines : « Dans la ruine » ; au-dessous règne l'inscription « Représentation de la grosse tour de Bourges, bastie par Jules, qui fut abattue en l'année 1655 » [sur l'ordre de Louis XIV après la révolte du prince de Condé.]

Dans les vitres des fenêtres, divers écussons, notamment celui de Jacques Cœur.

II. — SALLE JACQUES CŒUR (ancienne chambre à coucher de Cujas). — Le plafond de bois a été entièrement reconstitué, ainsi que la cheminée, sur le manteau de laquelle on peut remarquer une galère en pierre provenant du Palais de Jacques Cœur, emblème de ce grand négociant qui fit connaître la France au proche Orient.

Dans les vitrines n°s 8 à 18 sont exposés des objets d'usage et d'ornementation des époques romaine et gallo-romaine, découverts lors des fouilles pratiquées principalement à Bourges, aux lieux dits : le Fin Renard et place Séraucourt.

Les murs sont ornés de deux tapisseries : celle placée à gauche de la cheminée porte la date de 1450, elle provient de la cathédrale ; on y voit les armes de l'archevêque Pierre de Crosses avec l'inscription « Comment la nef St Etienne fait escale près de Chalcidie et où plusieurs malades furent guéris ». Dans la nef apparaissent les reliques de St Etienne et sur la rive, sous l'œil d'un démon, des malades et des estropiés prient pour leur guérison.

Au-dessus de la vitrine n° 13, se déroulent, sur une autre tapisserie du commencement du XVIe siècle, divers épisodes de la vie de St Ursin. Cette tapisserie appartenait à l'ancienne Eglise Collégiale de St-Ursin (édifiée sur l'emplacement actuel de la place Montaigne) ; elle fut offerte, vers 1500, à l'église par Nicolas de

Breuil, prieur de St-Ursin, fils de Nicolas et de Marie Chambellan (1).

On trouve en outre divers portraits de juristes et de professeurs de l'Université de Bourges : Alciat, Duaren, Chenu, Mérille, Hottman, Donau, puis des portraits attribués à Largillière (XVIIe et XVIIIe siècles) : Dodard et Chabenat, Bourdaloue (prédicateur du XVIIe siècle, né à Bourges, lequel prêcha devant Louis XIV) et une supérieure, Abbesse de Saint-Laurent, Mme de la Roche Aimon. Dans la cheminée, trois cloches ont été déposées ; l'une était fixée dans le campanile de Jacques Cœur ; une seconde, baptisée « Solange », provient de l'église de Notre-Dame de Fourchault (rue Porte-Jaune) ; près de la deuxième fenêtre de gauche, avant l'oratoire, on voit quelques portraits de l'Ecole de Clouet (XVIe).

III. — ORATOIRE. — De la salle de Jacques Cœur, on pénètre dans l'Oratoire ; les murs sont recouverts de boiseries peintes, du XVIIe siècle (la Vie des Saints), ornant antérieurement l'église de Saint-Jean des Champs (édifiée sur l'emplacement actuel de la place Louis Lacombe).

On y remarque aussi, outre une vitrine (n° 19) contenant des reproductions de moules à pâtisserie (XVIIe et XVIIIe siècles), deux vierges en bois du XVIe : « Sainte Colette et Sainte Blandine ».

IV. — ARCADES. — De la salle Jacques Cœur, une porte donne accès dans une loggia ajourée sur cour et jardin.

---

(1) Par délibération du 18 juin 1927, le Conseil Municipal de Bourges acceptait un legs de M. Garnier de Vierzon : trois tapisseries — deux d'Aubusson (XVIIe siècle) Episode de la vie de Sainte-Solange, patronne du Berry, et une scène champêtre ; la troisième tapisserie de Flandres (première moitié du XVIe siècle), chasse au cerf, costumes et armes romains.

Jusqu'à nouvel ordre, en vue d'une nouvelle réinstallation, ces tapisseries, propriétés de la ville, ont été déposées dans les salles inoccupées du Palais de Jacques Cœur.

Là sont déposés deux mouvements d'horloge : l'un (1423), horloge astronomique de la Cathédrale, le second, apporté de Sancerre en 1573 par le maréchal de La Châtre, gouverneur du Berry, lors du siège de cette ville et déposé dans l'église Saint-Bonnet.

En outre, il y a quelques statues religieuses en pierre (Sainte Anne et Sainte Claire), puis une Vierge avec l'enfant Jésus (statue de bois du XVIIe).

Près de la porte, une œuvre moderne, une odalisque de l'école de Canova, signée par Jacquot (de Nancy).

Sur les murs sont appliqués des écussons de familles berruyères (les Fradet), des médaillons de l'époque de la Renaissance (Empereurs romains), des inscriptions des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et une épitaphe du XVIIe siècle sans armoiries.

V. — SALLE JEAN BOUCHER (peintre Berruyer, 1568-1631). Sauf un voyage à Rome, il habita toujours Bourges. [La Cathédrale et l'Eglise Saint-Bonnet possèdent de ses œuvres]. — De l'autre côté de la salle Jacques Cœur existe une ancienne salle de débarras, dont la porte (ouverte depuis l'installation du Musée) donne accès au musée lapidaire. Les vitrines 20 à 27 contiennent des silex de la période préhistorique de différentes régions.

Dans une vitrine murale (n° 28) sont rangées des poteries grecques et étrusques, et dans une autre (n° 29), une momie égyptienne du défunt prêtre d'Horus, *Teos* (vers 2.300 avant l'ère chrétienne).

Cette momie complète fut donnée par la marquise de la Rochemonteix et porte en hiéroglyphes l'inscription ci-dessous :

« Il salue les dieux de l'Ament (enfer égyptien) et les remercie des divers biens mystiques entre autres de lui avoir donné la bouche pour parler. Les Dieux ne l'ont

pas compté au nombre des impies et l'ont sauvé du mal, ils ne lui ferment pas leurs portes, ils ne lui ferment pas les portes de la vie ; il souhaite que son nom subsiste ».

Au plafond, une toile de Jean Restout, élève de Jean Jouvenet, peintre rouennais du XVIIe siècle, « La présentation au Temple » ; cette œuvre, provenant de l'Abbaye de Fondmorigny, a été trouvée à Sancergues (Ecole française du XVIIe siècle).

Une toile de Jean Boucher, « L'Adoration des Mages » (1622), est apposée contre le mur faisant face à la porte d'entrée ; elle fut découverte à Saint-Martin d'Ocre (Loiret). A droite, un tryptique du même artiste représentant sur la face extérieure des deux volets Jean Boucher et sa mère ; à l'intérieur des volets, deux grisailles : à gauche, la décollation de St Jean-Baptiste, à droite, Hérodiade portant la tête de St Jean. La partie centrale de ce tryptique peut être vue dans une des chapelles de la Cathédrale ; il représente St Jean-Baptiste(1).

Deux autres peintures attirent l'attention : une « Vierge » de l'école italienne et un portrait du « Comte de Montalivet », ministre sous Louis-Philippe.

---

(1) Les volets de ce tryptique furent peints pour la chapelle qu'il fit bâtir dans l'église de St-Bonnet en 1628 :

A gauche, la mère de Jean Boucher en prières. — Au pied de ce volet, ces quatre vers :

« Sainct Jean, mon fils m'a peint aux pieds de ton image
Pour répondre au désir que j'avois de m'y voir
Et pour payer les vœux dont je te fis hommage
Lorsque je te l'offris avant que de l'avoir ».

A droite, le peintre se tient à genoux, sa main sur le cœur. — A ses pieds sont déposés la palette et les pinceaux avec cette inscription :

« Grand Sainct, reçoy le cœur de Boucher pour offrande.
Sois-lui porteur des biens dont l'agneau est auteur.
Il est ton peintre icy, sois son entremetteur ;
Est-il plus belle offerte et plus juste demande ? »

Près de la porte de sortie donnant sur la salle Jacques Cœur, on peut admirer des gravures du XVIIIe siècle (Chardin, Lépicier) et une gravure signée A. R. (Rodin) donnant la silhouette de Becque (l'auteur de la comédie « Les Corbeaux ») sous trois aspects.

VI. — MUSÉE LAPIDAIRE. — Les collections de cette partie du Musée sont extrêment riches et variées.

En poursuivant la visite de gauche à droite, on rencontre d'abord scellées contre la muraille sept pièces remarquables du jubé de la Cathédrale (XIIe siècle), que les membres du chapitre firent démolir au XVIIIe siècle (1757) : « Les Limbes, L'Enfer, Jésus portant sa croix, La Descente de Croix, La mise au Tombeau, Les gardes endormis, Les saintes femmes au Sépulcre ».

Quelques poteries de La Borne (Cher) voisinent avec des amphores romaines.

Plus loin, des colonnes du jubé de l'ancienne église de Montermoyen (XVIIe) [emplacement de la caserne Condé, en bordure de l'avenue Henri-Ducrot], une clef de voûte de l'église de St-Aoustrillet (XVe), [place Jacques-Cœur].

En continuant la visite, on peut admirer un écusson en fer forgé du XVIIe siècle, avec double face, aux armes de Phélippeau de la Vrillière, cardinal, archevêque de Bourges. Cette œuvre provient du château de Turly (Cher), résidence d'été et maison de campagne des évêques avant la période révolutionnaire.

A cette œuvre font suite des médaillons d'empereurs romains (Renaissance) sculptés dans la pierre et découverts lors de fouilles pratiquées sur l'emplacement de l'ancienne église du Château (à proximité de la rue Jean-Baffier, route de Dun).

Un très grand nombre de stèles trouvées soit au lieu dit « le Fin Renard », soit « au Cimetière des Capucins »,

et à Alléan (près de Baugy) présentent de curieuses particularités, car elles révèlent certaines professions de l'époque gallo-romaine.

— Un beau sarcophage de marbre blanc du IVe siècle porte sur ses deux faces des gravures en creux : d'un côté, « Daniel dans la fosse aux lions », de l'autre, deux bêtes apocalyptiques s'affrontant, dominées à chaque extrémité par deux petits oiseaux. Les dessins en sont d'une naïveté touchante. Le couvercle du sarcophage fait apparaître deux pentes sur lesquelles d'un côté a été gravé un monogramme décelant que le décédé pratiquait la religion chrétienne (lettres : *Alpha* et *omega*), de l'autre : un paon et un olivier.

En revenant sur ses pas et en examinant les richesses abritées à droite de la porte qui donne accès à la salle Jean Boucher, le visiteur y trouvera des stèles gallo-romaines provenant de Saint-Ambroix-sur-Arnon, ainsi qu'un autel romain incomplet ; comme les stèles placées sous la galerie opposée, elles ont été érigées par des collèges funéraires d'ouvriers et dénoncent les métiers et professions de la région à cette époque : potiers, orfèvres, etc...

— Le tympan d'une porte de l'Eglise de Saint-Pierre le Puellier (Emplacement de la Place George Sand, XIIe) voisine avec des chapiteaux et des fragments d'architecture de l'époque romaine.

Contre le mur sont dressées une série de pierres tombales, dont une découverte en 1925, rue de la Halle : elle était placée sur le sépulcre d'un Cordelier, Pierre du Coudray (XVe siècle). Parmi les autres, les plus intéressantes s'appliquent au Prieur d'Allichamps et de Grandmont, à Agnès, de Sancerre (XIVe), Odile de Larnay et sa femme (XVIe), Piaud de Villers, prieur d'Allichamps, (XVIIe). Enfin, quelques sculptures de l'époque mérovingienne sont appliquées contre le mur, non loin de chaînes d'entraves de prisonniers (XVe).

VII. — SALLE DE PEINTURE MODERNE. — On accède à la cour intérieure précédant la salle de Peinture moderne et donnant, en outre, sur le jardin du Palais de Justice (ancien couvent des Ursulines, XVIIe siècle) par un couloir orné de plaques de cheminées. Dans la cour se dressent deux colonnes romanes provenant de l'Eglise de Montermoyen ; contre la base des murs sont dressées d'autres plaques de cheminée.

Un fragment de sculpture de l'église des Carmes a été appliqué contre la muraille nord et les fenêtres de la salle de peinture présentent entre les meneaux des sculptures de médaillons de la Renaissance.

[Nous signalerons au visiteur en partant de la muraille sud et en contournant la salle, les œuvres qui attirent le plus l'attention par leur valeur ou leur originalité.]

— Un portrait du général Petit, lequel, à Fontainebleau, présenta à Napoléon, lors de la 2e abdication, le drapeau du 1er régiment de la Garde. Cette œuvre est de Boichard ; c'est une de ses meilleures toiles (1837).

— Silhouettes noires, de Pénat (fusain, gouache et pastel).

— L'armée de l'Est ; toile de Chigot, originaire de Graçay.

— Portrait de Mme Laure Martin-Coutant, statuaire, née à Dun-sur-Auron (Cher), par Umbricht.

— « Une réunion d'artistes » (intérieur et costume Louis XIII), par Roqueplan.

— « Le Pressoir », de François Sallé, peintre berruyer.

— « Un mariage in extremis », de Firmin Girard (1868) (2e grand prix de Rome, 1861) ; le peintre a placé dans ce tableau le célèbre docteur Velpeau.

— Deux œuvres d'un peintre local, Pierre de Bengy, « Légende de St Martinien » et le portrait du comte de Sch..., lieutenant aux Gardes Preobajenski (1893).

Viennent ensuite : « Le départ de Tobie », de Bramtot, médaille de bronze, 1883.

— « Mazeppa », de Guesnet.

— Portrait de M. *Mater*, fondateur du Musée (Guignet).

— « Les châtaigniers de Boismarmin », Dif (salon de 1894).

— « Une scène berrichonne », de Fernand Maillaud ; Gabriel Nigond, poète berrichon, l'auteur des « Contes de la Limousine », figure dans cette œuvre, sous l'aspect du cornemuseux.

— « Saint-Célestin », par Chaplin, 1853. — Château de Culan, de Léon Serre.

— Portrait de *Michel de Bourges*, de Powel.

— Vénus blessée par Diomède (Musée du Louvre), de Callet.

— « Basse-cour », par un peintre berrichon, Henri Jobart, dit Job, de Vierzon.

— « Le Forum », de Dumoulin, 1892.

— « Le retour des Champs », d'Appian, peintre lyonnais, 1863.

— « Framboises et groseilles », nature morte, de Julie Buchet.

— « L'étang de St-Bonnet » (Forêt de Tronçais), de Sallé, 1899.

— « Un coup de vent sur le bord de la Manche, de Barillet, 1834.

— « Anne Boleyn devant ses juges », de Goupil.

— « Le Crépuscule », de Martin des Amoignes.

— « Fille d'Eve », de Roqueplan, 1896.

— « Chrysanthèmes », nature morte, de Buchet, 1892.

— — — de A. Cougny, 1904.

— « Une fin d'été », Bourgeois.

— Des crayons intéressants de Larteau, faits à Bourges pendant le séjour du peintre au cours des hostilités, 1917.

— « Le grand Bisexte », de Maurice Sand.

— « Pauline et Isabelle », peinture sous verre, de Delachaux, 1902.

— « Jours gras », nature morte, de Fouace, 1892.

— « Thémistocle demandant l'hospitalité au roi Admète » et « Philémon et Baucis », par Coutant, élève de David, 1819.

— « Episode de l'affranchissement des communes sous Louis le Gros », toile de Boulanger, 1835.

— « La haie mitoyenne », Hanoteau, 1882.

— « Saint Paul premier ermite et Saint Antoine », de Thirion.

— « Oswald et Corinne » (sujet tiré du roman de Mme de Staël), étude de Melle Guimard, 1850.

— « Retour de foire », scène bretonne, par Deyrolle.

Au centre de la salle sont dressées deux épines contre lesquelles, de l'un et l'autre côté, ont été appliquées différentes œuvres dont certaines méritent d'être citées, car elles retiennent les suffrages des visiteurs :

Sur la première épine — la plus proche de la porte d'entrée :

— « Roméo et Juliette », scène de chats, de J. d'Hazon.

— « Un pélerin », de Massé.

— « La prise du mamelon vert » (Sébastopol, campagne de Crimée), toile de Wachsmuth.

— « Paysage », de Des Méloize, 1904.

— « Portrait de Baffier », artiste berrichon, par Joron, 1914.

— « Retraite de l'armée de l'Est », de Paul de Katow.

— Deux belles gravures offrant la vue de l'hôtel de Jacques Cœur et du château de Meillant.

— De l'autre côté de cette épine, on peut voir une eau-forte de Desbois, la Cathédrale, le portrait de Rollinat, poète berrichon (eau-forte de Osterlind), puis une gravure de Pénat, ancien élève de l'Ecole des Arts appliqués à l'Industrie de Bourges (Prix de Rome).

— « Jacques Cœur fait visiter à Charles VII les chantiers du Palais qu'il fait édifier à Bourges », par de la Nézières.

— Deux œuvres d'un artiste berrichon, Henri Jamet : « Un intérieur » (femme berçant un enfant) et « Une rue à Gargilesse » (fusain).

— « Bouquet de roses », nature morte, de A. Budin.

— « Les Echardonneuses », par Damour, 1889.

— « Etang dans la Brenne », toile de Nozal.

— « Le Loing à Glandelle », par Martin.

— Enfin, une toile de Patrois, « Jacques Cœur et ses commis ».

— La deuxième épine supporte, d'un côté, « Chien griffon », de Molher.

— Une « vue de Spolette », par Huet.

— « Combat d'avant-garde » (Campagne d'Algérie), par Rigo, 1864.

Cette toile fut exécutée pour le général Fleury, lequel commandait comme colonel l'escadron des Cent Gardes ; il figure dans le tableau sous l'uniforme de capitaine de Spahis.

— De l'autre côté : « Les Déshérités », de Belle (Prix de l'Institut).

— « Tentation de Jésus », paysage de Bertin, 1842.

On peut encore remarquer dans cette salle diverses œuvres de sculpture : des statues — « la religieuse », de Bengy de Puyvallée.

— « Hérault d'armes publiant un édit (XVe) » et « Chiens d'attelage », plâtre, par Mme Soyer-Thomas.

— « La Gauloise », œuvre de Valette, monument élevé à Juranville (Loiret), pour commémorer le combat du 28 novembre 1870, où les mobiles du Cher (19e Régiment), prirent une part honorable.

— Deux groupes de marbre : « Pandore », par Rutschiel, et « La Colombe et la Fourmi », œuvre de Corbel, 1892.

— Un plâtre de Pépin, 1896, « St-Sébastien ».

— Quatre bustes de Dumoutet : Emile Deschamps, poète (XIXe) ; Jean Boucher, peintre (XVIe) ; Bourdaloue, prédicateur du Roi Louis XIV (XVIIe), et Louis Lacombe, musicien et compositeur (XIXe), tous nés à Bourges.

— Un plâtre, patiné bronze « Esclave empoisonné », œuvre de Loiseau Rousseau ; « Georges Sand », d'Aimé Millet (1889) ; une œuvre de Baffier « La Prieuse ».

— Deux plâtres, « Metz et Strasbourg », dûs au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Bourges, M. Pêtre, (premier directeur de cette Ecole, 1878).

— « La veuve », plâtre de Loiseau, 1889.

Enfin, un marbre blanc sur socle de marbre rouge « Les Lutteurs », dû au ciseau du florentin P. Barzanti.

ENTRESOL

VIII. — On accède à l'entresol où sont les salles de *Bitche* et de *Raynal* par un escalier à vis ; sur les murs, on remarque : les armes de Jehan de Berry (XIVe), un écusson en marbre du XVe, deux bois : St Pierre et St Paul, un Pélerin (statue du XVe) ; un paravent chinois à cinq feuilles (XVIIe), peint sur soie ; un fragment de sculpture « Le Père Eternel », Civray (Cher). En outre, trois portes en bois sculpté du XVe dont l'une, la dernière, provenant d'un immeuble de la rue Cambournac, a figuré à l'Exposition du Petit-Palais (1900). Une statue mutilée, en bois,

« Ste Marie l'Egyptienne » ; enfin, une pierre de la Bastille [don de l'entrepreneur chargé de la démolition, le citoyen Palloy].

A droite on pénètre dans la SALLE DE BITCHE. (Ce nom évoque un fait d'armes glorieux dont le bataillon du Cher a été le héros en défendant Bitche contre 10.000 Impériaux, dans la nuit du 26 au 27 brumaire, an II (1793). [N'ayant plus de munitions, les Berrichons chassent l'ennemi à coup de bûches. La Convention décide que « le Bataillon du Cher avait bien mérité de la Patrie ».]

Contre le mur et au plafond sont appliqués des armes, piques, lances, fusils, ainsi qu'une bannière maçonnique de la Loge « La Caroline de Bourges ». A l'entrée, le buste de Lepelletier de St-Fargeau, membre de la Convention, œuvre exécutée par un artiste sourd et muet : Desseigne ; un autre buste : Mirabeau, est placé non loin de la cheminée.

Deux vitrines murales contiennent : *a*) des armes et armures, casques, cuirasses (l'une a appartenu à un cavalier du Ier régiment de cuirassiers, Ier Empire), arbalètes à cric et à pied de biche (XVIe et XVIIe siècles), masses d'armes, cottes de mailles, gants, pertuisanes, épées, pièces d'armure diverses, chanfreins, etc...

b) Shakos de la garde nationale, casques, épaulettes, baudriers, buffleteries, tabliers, plaques de coiffure diverses, gibernes, etc...

La vitrine régnant contre les fenêtres contient une riche collection sigillographique, à côté d'une réduction en pierre de la Bastille, offerte au département par le « citoyen Palloy ».

Tableaux et gravures de la Révolution, Charlotte Corday, etc...

Dans la vitrine centrale : collection d'assignats, médaille de conventionnels, clichés divers, un porte-aiguille et un

éventail en papier de l'époque révolutionnaire avec le portrait de La Fayette (1) ; deux cires : Lebas, conventionnel, et sa femme ; quatre curieux tableaux, habillés et gouachés : Querelle de ménage. — Diogène rendant visite à Marat. — Assassinat de Marat. — Tableau satirique représentant un charlatan faisant danser les représentants des trois ordres figurés par des animaux : le clergé (un porc), la noblesse (une chienne), le tiers (un dindon avec un rabat).

Sur le manteau de la cheminée sont apposées deux gravure de l'époque révolutionnaire. Dans l'âtre, une très belle plaque armoriée, une bombarde du XVe avec boulets de fer et de pierre et des landiers.

Devant la cheminée, une vitrine renfermant des médaillons anglais, émaux blancs sur fond bleu (Wedgwood).

IX. — SALLE DE RAYNAL (historien). — Contre le mur, sur lequel est appuyée la cheminée supportant une garniture rappelant les travaux de M. Bourdaloue (Adrien), auteur du Nivellement général de la France et d'importants travaux lors du creusement du canal de Suez, est appendue une tapisserie de 1731 ; on y remarque au centre, Louis XV dans un médaillon surmonté d'un génie sonnant de la trompette. Cette tapisserie dénonce des relations commerciales entre Bourges, Rouen et Lyon, et provient de la chambre des comptes de Bourges.

— Des dessins de vieux costumes berrichons sont appliqués à droite et à gauche d'une horloge comtoise du XVIIe.

— Des portraits : Voltaire, Rousseau, Raynal, Marie-Antoinette.

---

(1) Ayant appartenu à la citoyenne Louvet de Couvray, femme du conventionnel (1760-1797), auteur de « Faublas ».

— Le prince et la princesse d'Henrichemont.

— Un portrait d'homme du temps de Louis XIII ; le prince de Conti, comte de Sancerre, par Toqué ; puis une toile de Bon de Boulongue : « Les Titans foudroyés par Jupiter ».

Dans les vitrines, en poursuivant de gauche à droite et en partant de la cheminée :

1° Des reliures, au-dessus, des icônes byzantines ;

2° Sèvres, étains de Brateau, poteries de La Borne (Cher) ;

3° Nevers, Delf, Strasbourg, Rouen, etc.., de diverses époques ;

4° Collections de coiffes et de fichus berrichons ; gilets brodés soie du XVIIIe et bonnets d'intérieur du XVIIe.

Au centre de la salle une table Louis XIV.

Dans la petite tourelle, quelques gravures et une psychée Louis-Philippe.

PREMIER ÉTAGE

Les diverses salles du premier étage de l'Hôtel abritent d'intéressantes collections.

X. — La première dans laquelle le visiteur pénètre est la SALLE DE JACQUES CUJAS.

En parcourant cette salle et en partant de la gauche, on remarque les objets ci-après :

Des fragments de sculpture provenant du mausolée élevé au XVIIe dans la cathédrale, sur les plans de Mansard, pour la famille de Guillaume de l'Aubespine (1547-1629), chancelier de France et garde des sceaux ; ce mausolée fut détruit pendant la Révolution. [Les sculptures sont dues au ciseau de Philippe de Buyster.]

Au-dessus, un tableau de Jean Boucher, « Le Vœu de la Ville de Bourges » : à droite, le Maire (Tuillier), est à

genoux, demandant au Seigneur la cessation de la peste (1628) ; au fond, à gauche, en grisaille un panorama de Bourges.

Viennent ensuite différents tableaux de l'Ecole italienne des XVIe et XVIIe siècles : Ecole de Rubens et du Guerchin et une toile de Angelo Falcone, « Le martyr de Ste Barbe ».

Dans la vitrine 52, des fragments de toile de Jouy (XVIIIe), industrie locale disparue et des pièces diverses de harnachement.

Près de la cimaise, une tête de vieillard de l'Ecole espagnole, d'un très joli coloris, attire l'attention des amateurs.

La vitrine 52 est séparée de la suivante par une statuette de marbre du XVIe, provenant de l'Eglise de St-Pierre-le-Guillard, « St Sébastien ».

VITRINE 51. — Armes de différentes époques depuis le XVe siècle (rapières, épées, sabres, pistolets, fusils, etc...)

Un tableau domine cette vitrine ; c'est la copie d'une œuvre de Michel Ange Buonarotti (Florence), « L'Annonciation » ; cette toile provient de la Ste-Chapelle de Bourges.

La vitrine 50 contient des moules à hostie et à pâtisserie légère. Au-dessous, des objets divers de harnachement.

Cette vitrine est dominée par une peinture sur bois de l'Ecole primitive allemande : Vierge allaitant l'enfant Jésus (Ecole de Raphaël), d'une Sibylle (Ecole du Guerchin), de « St Sébastien exhortant ses compagnons au martyr » (Ecole de Paul Véronèse) et d'un certain nombre de petits tableaux présentant des sujets religieux.

La vitrine 49 abrite des plaques gravées : XVIIIe « Les Citrons de Javotte », un portrait de de Fontenay, Maître des requêtes (XVIIe) et un grand plat argenté frappé aux armes des Maupas.

Vient ensuite un beau bahut Renaissance (Henri II) surmonté d'un tableau représentant Gassot de Defens, ambassadeur de Henri II à Constantinople.

La vitrine 48 contient des cuivres gravés de différentes époques ; dans les embrasures de la fenêtre, deux panneaux en bois sculpté : le Bâton des couvreurs, 1638, à la procession du vœu de Louis XIII et « un Combat » (Renaissance ?)

— Coffre de mariage, Renaissance.

— Au-dessus, un tableau de l'Ecole italienne du XIVe (Vierge et Saint) rehaussé d'or.

— Rétable d'Autel du XVIIe (perlé) et un tableau de l'Ecole de Fra Angelico, « Mort d'un religieux ».

— Un beau buste bois (poirier) de Jossant, « Le tailleur d'images ».

Vitrine 47. — Objets divers et croix processionnelles (XVe), porte-fer, gril à viande, etc...

Dans l'embrasure : deux plats (dinanderie), travail flamand.

Masque funèbre de Jeanne de Valois, fondatrice du couvent des Annonciades et le buste de la princesse, accompagnés d'une épitaphe enluminée sur velin apposée contre le mur.

— Meuble d'une grande beauté de la fin de la Renaissance italienne, incrusté d'ivoire intérieurement. Le bas de ce meuble abrite des braseros en faïence de Nevers du XVIIIe siècle.

— Au-dessus, un tableau sur bois de l'Ecole de Fontainebleau (Française, XVIe), « Vénus et l'amour », encadré de deux têtes d'empereurs romains (marbre) ; vient ensuite un fragment de tableau du XVIe siècle, « Moine lisant au lutrin » (bois sculpté).

A droite et à gauche de la cheminée : deux lutrins du XVIIe en bois : le premier, un aigle, au pied duquel est

enroulé un serpent tenant en sa gueule une pomme ; le second repose sur un pied orné de sculptures d'une véritable finesse.

Au centre : meuble, dressoir, étains et marbre (L'Angèle) de l'artiste berrichon Baffier.

— Meuble incrusté d'ivoire (travail florentin de l'époque de Henri IV) ; en retour, sur le mur donnant sur la cour d'honneur, une toile assez curieuse « La Procession de la Ligue » (documentaire XVIe).

Vitrine 53. — Bois sculptés divers (XVIe au XVIIIe).

Dans l'embrasure de la fenêtre, des albâtres encadrés (sujet religieux).

— Lavabo en bois sculpté de la fin de la Renaissance — (à l'intérieur : Dauphin et bassin d'étain).

— Au pied de la petite fenêtre faisant suite, sont divers fragments de sculptures provenant du mausolée de l'Aubespine, auquel il a été fait allusion lors de l'entrée dans cette salle.

Enfin, un joli meuble Renaissance d'un beau travail surmonté d'une toile : « Cujas », professeur de droit à l'Université de Bourges et propriétaire de l'immeuble.

Dans les vitrines centrales on peut admirer :

Vitrine 41. — Boutons d'habits (XVIIIe et XIXe).

Eventails divers (XVIIIe).

Bijoux, miniatures, boucles, etc.

Vitrine 42. — Emaux de Battersea (XVIIIe).

Divers objets de l'Ecole de Bernard de Palissy, notamment la pièce représentant « Flore présidant aux travaux de jardinage » (XVIe).

Assiette italienne du XVe.

Base de croix processionnelle du XVIe.

Verre gravé (travail allemand XVIIe).

Faïences italiennes d'Urbino « Les captifs » et de Pesaro (XVIe).

Verres filés du XVIIIe.

Quatre vases et deux plats à reflets métalliques, très rares, du XVIe (Hispano-mauresque).

— Un verre émaillé et doré (XVe) ayant appartenu au médecin de Charles VII, Adam Fumée, garde des sceaux de Louis XI et de Charles VIII.

VITRINE 40. — Spécimens de diverses œuvres d'art chinois et japonais (faïences, porcelaines, ivoire, etc.).

VITRINE 43. — Fragments d'étoles et de chasubles des XVe, XVIe et XVIIe siècles.

Deux écussons royaux du XVIIIe.

Sur une table Renaissance, recouverte d'un tapis de la même époque, une œuvre d'un artiste berrichon, Baffier [Surtout d'étain] : « Le Berry et la Nièvre », les deux voisines.

VITRINE 44. — Travaux sur os et sur ivoire.

Busc de corset XVIIe.

Peigne d'ivoire XVe.

Garniture de coffret italien du XVe (os).

Râpes à tabac d'ivoire.

Dyptiques romains d'ivoire, provenant de la Cathédrale de Bourges.

Coffret d'ivoire (XVe).

Statuettes de bois du XVe : une « Ste Marguerite » et une « Ste Ursule », en bois émaillé (travail allemand, Cologne).

Deux bronzes provenant de la châsse de Ste Solange.

Un olifant.

Vitrine 45. — Emaux divers :

Limoges — Collection de médaillons d'empereurs romains.

Crosse et croix d'un archevêque (XIVe).

Crosse en cuivre doré (XIIIe), provenant de Chezal-Benoit.

Croix processionnelle avec émaux de Limoges (XIVe ou XVe).

Anneau pastoral (XIVe) ayant appartenu à Roger Le Fort des Ternes (archevêque de Bourges, décédé le 25 avril 1367).

Deux beaux émaux : « une descente de croix » (grisaille du XVIe siècle, émail de Martin Didier ; puis, une autre descente de croix (tryptique du XIVe), émail de Pénicaud.

Vitrine 46. — Porcelaines de diverses époques. — Saxe (XVIIIe), Chantilly (XVIIIe), Biscuit de Sèvres.

Une cire du XVIIIe, « Le ravissement de St Etienne ».

Terre cuite, genre Clodion (XVIIIe), « Le Remouleur ».

Une table tric-trac Louis XVI.

XI. — SALLE THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE (Historien berruyer). — Contre le mur de gauche en entrant, *un autographe de Cujas*, et au-dessus de la baie faisant communiquer cette salle avec la précédente est placée une toile : « Combat de Cavalerie », œuvre attribuée à Courtois, « dit le Bourguignon » (XVIIe).

En poursuivant la visite, de gauche à droite, on rencontre successivement : une série de sièges Louis XIII et Henri II et une crédence Louis XIII, dominée par une toile de Mignard, la « Marquise de Montespan » ; des broderies au passet (XVIIe) ; différents petits tableaux de la même époque, puis une sépia de Callot (XVIIe) « La tentation de St Antoine ».

— Un meuble genre Boule (XVIIe) renferme des porcelaines de Chine ; il est surmonté de trois statuettes de bois au-dessus desquelles est appendu le portrait de : Anne de Morville, femme de Robert Aubry, conseiller au Parlement de Paris (1605) ; cette œuvre est accompagnée à droite et à gauche de deux bâtons de corporations des époques Louis XIII et Louis XIV ; l'un, celui de gauche, représente Ste Anne (patronne des menuisiers), l'autre, portant la date de 1668, figure St Pierre et St Paul.

— Une curieuse chaise prie-dieu Louis XIV dite « Voyeuse », puis plus loin, une table du XVIIe siècle supportant un canon d'apparat de la même époque, provenant du château de Valençay.

Au dessus : le buste de la mère de Baffier, par l'artiste (terre cuite), puis différents petits tableaux intéressants du XVIIe et le portrait de Mazarin, d'après Philippe de Champaigne.

— Buste en grès de Thaumas de la Thaumassière, avec un autographe.

— On peut admirer ensuite une glace italienne du XVIIe, puis un « cabinet » (bureau) de l'époque Louis XIII avec paysage ; au-dessus, le portrait de Jean de la Chapelle, académicien, né à Bourges (par Rigaud).

— Un cartel Louis XIV surmonte un cabinet italien du XVIIe, recouvert d'un tapis Louis XIII.

— Une vitrine en bois noir renferme des statuettes de diverses époques, puis, contre le mur, non loin de l'encoignure, une tapisserie très remarquable représentant le Christ ; — on rencontre ensuite une commode Louis XV surmontée d'un tabernacle en bois doré du XVIIe, dominés de divers portraits notamment : Bossuet, Gaston d'Orléans, etc.

Un dessin de Simon Vouet (XVIIe) « L'Annonciation ».

Sur le manteau de la cheminée est appliquée une sculpture en bois « la Céne ».

Devant l'âtre, deux bustes en poirier d'un artiste berruyer, Jossant : « Paysan » et « Vigneron ».

— Un clavecin du XVIIe voisine avec un fauteuil canné Louis XIV.

VITRINE 54. — Objets religieux, bénitiers, collection de mouchettes, etc.

— Console Louis XIV avec glace supportant deux statuettes en faïence de Nevers : « La Vierge et l'Enfant Jésus », « St Etienne ».

Dans la fenêtre, est encastrée une verrière provenant du palais de Jacques Cœur et représentant une nef (n° 48).

— Meuble religieux du XVIIe siècle servant, après le sacrifice de la messe, de dépôt des missels, des burettes, etc. ; un surtout en glace (XVIIIe).

On trouve dans cette même salle trois autres vitrines :

VITRINES 55 et 56. — Collection assez riche de médailles.

VITRINE 57. — Verreries, faïences, porcelaines (Strasbourg, Marseille, Nevers, Tournay, etc.).

XII. — De la salle Thaumas de la Thaumassière, on pénètre à droite dans la SALLE BÉTHUNE CHAROST ou du XVIIIe, en majeure partie composée d'objets ou de collections du XVIIIe siècle.

En poursuivant, de gauche à droite, la visite, nous trouvons d'abord des aquarelles (scènes champêtres et animaux) de Huet ; au-dessous, une gouache de Beaudoin ou de Peronneau (XVIIIe), « La dame au manchon ».

— Un clavecin du XVIIe est surmonté d'une cithare du XIXe siècle.

— Au-dessus, quelques aquarelles de Huet et des gravures en couleur de Jauminet (XVIIIe), d'après un peintre de l'époque (Hubert Robert), dont une toile est apposée sur le même panneau « Ruines du temple d'Antonin à Rome ». Ce tableau est dominé par une autre toile : le portrait de la « Comtesse de Sancerre », attribué à Toqué (XVIIIe).

— Un très beau portrait du mathématicien Callet, par son frère (fin du XVIIIe siècle) ; — cartel en bois doré (époque de transition XVIIe et XVIIIe) — [« Pygmalion », peinture attribuée à Fragonard et une œuvre de l'Ecole de Greuze « La Becquée ».]

Sur une des deux encoignures d'angle que possède cette salle, à côté d'un canapé faisant partie d'un salon complet avec écran (XVIIIe) est un Vierzon (porcelaine moderne) d'un très beau coloris.

Vitrine 67. — Planches à imprimer les cartes (1761) et cartes imprimées chez Regirier, Maître Cartier aux Quatre-Piliers — boîte à jeux, carnet de bal (XVIIIe), etc...

— Console avec glace supportant un surtout orné d'aquarelles (XVIIIe).

— Sur une commode Louis XIV, une statuette de marbre de l'époque actuelle de Mme Laure Coutan : « La Source » accompagnée de deux bronzes de Mme Bizard : l'un, à cire perdue « La Vieille Marie », l'autre, le père de l'artiste, ancien Maire de Saint-Amand.

— Un beau buste de bois, en poirier, d'un artiste local (Thébault).

Vitrine 65. — Sigillographie — sceaux et reproductions (Ste-Chapelle, Abbayes, Archevêques, Villes, etc...)

— Le portrait de la duchesse de Charost, par Isabey (XVIIIe).

— Tête de vieillard (dessin au crayon rouge de l'école française) attribué à Greuze.

Quatre porte-torches aux armes de Bourges (XVIIIe), pour éclairer les magistrats municipaux dans les diverses cérémonies.

— Un beau meuble de marqueterie dit « Bonheur du jour » (XVIIIe), signé « Charles Topinot ».

La cheminée est surmontée d'un trumeau (paysage) avec glace XVIIIe et sur la tablette, on peut admirer un marbre de Jossant « Berrichonne » flanqué de deux vases de Chine du XVIIIe, ainsi qu'un bronze de Mme Bizard, de St-Amand (Cher), « Leurs mères ».

Dans l'angle, sur une encoignure du XVIIIe, un beau Sèvres (bleu) puis deux gouaches de Pillement (XVIIIe) « Les Pêcheurs » et « Les Lavandières ».

— Une toile de François Boucher « un des plus charmants peintres de l'Ecole française du XVIIIe siècle » — « L'architecture » et les portraits attribués à Largillière (XVIIIe), de Biet, de Maubranches et de sa femme.

Vient ensuite un curieux meuble chinois du XVIIIe.

Vitrine 66. — Portrait de Melle Le Normant, cartomancienne (miniature) ; armes du XVIIIe ; jouets de Nuremberg ; médaillon du XVIIIe ; Sèvres et émaux japonais (or sur noir).

— Devant le coffre breton du XVIIe, deux scènes d'intérieur de Lambrecht (XVIIIe) « Le repas de famille » et « Le thé » (Ecole française) encadrant un Drouais (XVIIIe) « Portrait d'un jeune enfant ».

— Un tableau de Valentin (XVIIIe) « Accordailles ou réunion intime », enfin, quelques gravures habillées de la même époque.

Au centre de la salle, trois vitrines : — celle la plus rapprochée de la porte (n° 63) renferme des médaillons de

Nini, une série de boîtes à fard, de tabatières, etc..., de différentes époques ; un buste de marbre de Eugénie Casanova, poète, par son mari, puis, un don de Napoléon 1er à Talleyrand, provenant de Valençay, à l'occasion d'une fête : « Sanglier de bronze avec dorsual d'argent campé sur un socle en marbre jaune ».

Au centre, sur une table Louis XV, une corbeille de mariage dans la manière Louis XVI ou Restauration.

Dans la vitrine (64) sont exposés des flambeaux de diverses époques, un dessin de Rembrandt et deux encres de Chine (Vieillards), de Greuze.

XIII. — De la salle Thaumas de la Thaumassière on pénètre à gauche dans la salle JEHAN LESCUYER, peintre verrier, né à Bourges (XVIe siècle).

Dans cette salle, se trouvent de nombreux spécimens de meubles hollandais du XVIIe.

— En parcourant la salle, de gauche à droite, on voit d'abord un certain nombre de toiles, parmi lesquelles : un tableau de fleurs d'un peintre angevin du XVIIIe, Monayer. — Plus loin, une eau-forte de Rembrandt (signée de 1636), « Le Christ devant Pilate ». Au pied de cette œuvre, côtoyant une chaise Louis XIII ou Henri II dont deux autres spécimens existent dans la salle, est placé un très joli bureau en marqueterie (hollandais du XVIIe), découvert en Berry, à St-Amand-Montrond ; un autre bureau de la même facture est placé devant la fenêtre donnant sur le Musée lapidaire.

— Des armes orientales sont rangées dans la vitrine nº 62.

— Plus loin, un portrait provenant de la collection La Caze, par Gérard Terburg ; puis une toile attribuée à Murillo, « l'Assomption », au pied de laquelle est une console Louis XV avec dessus de marbre.

— Après un coffre nacré d'art chinois, on peut admirer un cartel du XVIIIe, surmonté d'une toile de Jordaëns, « Le Buveur ».

— Sur un coffre de cuir et de bois rehaussé d'ornements de métal, d'origine coréenne, se trouve un plâtre de Baffier, « Un des géants de cheus nous » [« il était fort coume un chevau ».]

— Un coffre de mariage du XVIe est dominé par un certain nombre de natures mortes.

— Un Cabinet portugais (ou espagnol) du XVIIe, intérieurement décoré (art hispano-mauresque), provenant du château de Chenançay, près de Mehun (Cher), est accroupi au pied d'une œuvre de l'école de Philippe de Champaigne « Le Crucifiement » et voisine avec un buste de l'abbé de Mably du XVIIIe ; plus loin, une console avec glace (Epoque Régence) supportant un buste de l'abbé Clément, encadré de deux terres cuites : vases décorés de personnages « Amours ».

Une série de portraits garnit ce panneau et dans l'embrasure de la fenêtre un plat en dinanderie (travail flamand du XVIIe) — 2 portraits du XVIIIe siècle (M^r^ et Mme Viguier).

Un trumeau du XVIIIe (incomplet) surmonte un petit bureau plat (hollandais du XVIIe), puis un tabernacle du XVIIe en bois doré supporte un buste de Cujas que domine un tableau du XVIIIe, de William Kabb, « Instrument de musique » enfin, un bahut hollandais du XVIIe supporte deux hauts de portes du XVIIIe en bois sculpté.

La vitrine 60 comprend des objets divers et de différentes époques ; non loin de là, voisinant avec une glace du XVIIe, au cadre de bois noir décoré de motifs de cuivre, un portrait de Boischard « M. Mayet-Genetry » [Maire de Bourges, 1830-1848].

Au centre de la salle, la vitrine (n° 61) contient des horloges, instruments de précision, montres, boitiers,

chatelaines, coqs, etc... A remarquer, en outre, une horloge du XVe siècle et une pendule Empire.

XIV. — A l'étage supérieur règne la SALLE SIGAUD DE LAFOND, spécialement affectée à différentes collections scientifiques.

Le visiteur pourra, en outre, en suivant de gauche à droite, remarquer d'abord une plaque à imprimer du XVIIIe et son épreuve, puis une tapisserie d'Aubusson aux armes de France (1732). — Le meuble qui règne au-dessous supporte un certain nombre de statuettes et de bustes.

Au centre, ainsi que dans l'embrasure des deux fenêtres, on peut admirer une suite de remarquables dessins de Jean Boucher (XVIIe), esquisses d'ensemble et de détails du tableau de « l'Adoration des Mages » ; contre les murs et au plafond, sont appendus des drapeaux divers et une collection d'armes canaques ; on voit aussi les portraits en pied de Napoléon Ier, par Giraudet Trioazon ; de Charles X, par Serrur (1827) et de Louis-Philippe.

Enfin, plus loin, une série d'eaux-fortes de Desbois « Le Vieux Bourges » et un très beau fusain de Boischard « l'Ensevelissement ».

*
* *

Ami lecteur, que la vision de cette dernière œuvre n'attriste pas votre départ ; ne quittez pas surtout notre Musée en ensevelissant sous la poussière grise de l'oubli, des souvenirs si précieux pour tous les gourmets d'Art.

A ce titre, nous vous demandons instamment de répandre autour de vous, dans votre entourage, dans vos relations, cette vérité que Bourges « Cité médiévale et de la Renaissance », ne doit pas être ignorée du grand public et que les gens de goût commettraient une faute

impardonnable en négligeant de comprendre cette visite dans leurs itinéraires.

Votre influence, nous en sommes certains, agira puissamment et nous sommes persuadés que tous ceux qui répondront à cet appel rempliront un impérieux devoir : faire connaître nos souvenirs historiques, (car visiter Bourges, c'est tourner les pages de l'histoire de France) et faire admirer notre patrimoine d'Art : nos monuments et les intéressantes collections de notre Musée du Berry.

Visitez :

L'HOTEL LALLEMANT,

Rue Bourbonnoux,

et le MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

Rue Michel-Servet.

BIBLIOGRAPHIE

Appleton (Ch.). — Coup d'œil sur quelques jurisconsultes français du XVIe siècle — Cujas, Dumoulin.

Archives municipales BB. E.

Archives départementales E. 1131-1123.

Revue des Deux-Mondes (1881) N° 45, p. 664 et seq.

Rhodier (Paul). — L'Hôtel Cujas — (Sire 1884).

Catalogue du Musée de Bourges (Peinture).

Musée du Berry. — Indicateur sommaire des collections (1928).

Berriat St-Prix. — Biographie de Cujas.

Fournier (Marcel). — Les statuts et privilèges des Universites françaises, T. III.

Fournier (Marcel). — Cujas.

Frémont. — Le Département du Cher.

Société historique, littéraire et scientifique du Cher — Mémoires (passim).

Lavisse. — Histoire de France, tome V (2e partie).

Glasson. — Histoire du droit et des institutions de la France, t. VIII (1903).

Grande Encyclopédie.

Spangenberg. — Encyclopédie d'Ersch et Grüber.

O'Karlowa. — Romische Rechtgeschichte (1885).

La Thaumassière. — Histoire du Berry.

France protestante, 1884, tome IV.

Mérimée (P.). — Notes d'un voyage en Auvergne.

Stendhal. — Mémoires d'un touriste.

Cujas et l'Ecole de Bourges (1876), Biblioth. municipale.

Bazenerye. — Cujas et l'Ecole de Bourges (Biblioth. municipale).

Decoux-Lapeyrière. — Cujas (Discours de rentrée de l'ordre des avocats de Paris), Bib. mun., (2/12/1848).

Flach (Jacques). — Cujas, les glossateurs et les Bartolistes.

Bernardi. — Eloge de Jacques Cujas, Paris 1775.

Les Grandes Epoques de la Vie Berrichonne — U. R. B. — L'Université et la vie intellectuelle (Jean Bardou).

Raynal. — Histoire du Berry.

Brimont (Vicomte de). — Le XVIe siècle et les guerres de la Réforme dans le Berry.

BOURGES
Librairie-Imprimerie AUXENFANS
15, rue des Arènes

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01451 8605